

# PSYCHANALYSE ET ECRITURE D'UNE HISTOIRE

## CHEZ MICHEL DE CERTEAU

Mireille Cifali

### Préalables

Michel de Certeau a été mon directeur de thèse, je l'ai côtoyé dans un cadre académique, à Genève et à Paris. Mais ce travail avec lui signifia pour moi davantage. Il fut l'occasion de ce que l'on nomme une rencontre. Michel de Certeau m'autorisa certes à réaliser une thèse, m'accompagna à sa manière. Mais dans ce temps sporadiquement passé avec lui, espace-temps aussi d'un séminaire qu'il dirigea à Genève, j'ai « acquis » - pour ma manière d'enseigner et de comprendre - une éthique, une posture dans la recherche, un sérieux dans le rire, et aussi la confirmation de mon goût pour l'écriture<sup>1</sup>. J'ai appris de lui sans que je le sache, jusqu'au jour de sa mort. C'est dire que je suis attachée à cet homme, me reconnais avoir envers lui une dette dont j'essaye de m'acquitter jour après jour.

Dans ce texte, je souhaite évoquer - partiellement il va sans dire - ce qui, pour moi, fonctionne comme repères dans l'œuvre de Michel de Certeau; ce qui me sert de perspectives et de directions. Je revisiterai ainsi sa conception de la psychanalyse et de son histoire, la place de l'écriture dans la construction du savoir, et ce qu'il a appelé « poétique d'une éthique ».

### I. La psychanalyse et son histoire

J'ai rencontré Michel de Certeau dans le cadre d'une étude que je souhaitais mener sur les rapports entre la psychanalyse et l'éducation, contexte d'une « psychanalyse appliquée » qui n'avait pas bonne presse parmi les psychanalystes de l'époque. Nous étions dans les années soixante-dix-huit. Il accepta cette aventure qui consista à reprendre les textes freudiens pour comprendre ce que Sigmund Freud avait énoncé à propos de cette « application », et comment avait été mise en scène, par Freud et d'autres, la rencontre de la psychanalyse avec un autre champ<sup>2</sup>.

Ainsi avant même de prendre connaissance des textes de Michel de Certeau réunis dans *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*<sup>3</sup>, j'avais compris quelque chose d'essentiel à propos de la psychanalyse à partir d'une remarque qu'il avait amenée lors

---

<sup>1</sup> M.Cifali, Adresse à Michel de Certeau. *Bloc-Notes de la Psychanalyse*, 7, 1987, pp. 155-165.

<sup>2</sup> La thèse terminée, Michel de Certeau préface - même s'il soutenait qu'un livre s'autorise de lui-même - l'ouvrage que j'en avais tiré. Il intitula sa préface " Jouer avec le feu ", in M. Cifali, *Freud pédagogue ? Psychanalyse et éducation*, Paris, InterEdition, 1982.

<sup>3</sup> M. de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987.

la soutenance de ma thèse. Voici des fragments de son discours adressé. Je garde l'oralité de sa voix :

« Alors en ce qui concerne le problème de l'histoire, justement je trouve qu'il y a quelque chose de très intéressant, qui fait partie du sujet même de ta thèse, il y a la notion d'application et le fait que la psychanalyse dès ses origines, - elle en est née quand on voit les premières discussions de Freud, les premiers débats - s'est toujours fondamentalement développée dans le champ de l'autre. (...). Je dirai justement que ce qui me semble intéressant, enfin, c'est un des aspects sur lequel la psychanalyse dans son histoire est fondamentalement de type historique, c'est-à-dire en tant qu'elle n'a cessé d'être à la fois altérée et altérante. (...) Il y a des textes théoriques de Freud où il s'explique aussi là-dessus, le début de *Totem et Tabou*, où il dit au fond ceci : cette application fonctionne sur un rapport entre deux manques, ce qui chez l'anthropologue manque de psychanalyse et ce qui chez le psychanalyste manque en ce qui concerne la formation ethnologique, enfin, ça tu laisses un peu de côtés, ça peut être intéressant dans l'avenir de le développer.<sup>1</sup> »

Rapport entre deux manques, relation de la démarche psychanalytique avec son inéluctable altération et méfiance vis-à-vis d'un propre, d'un spécifique. Conception d'une psychanalyse fondamentalement historique, puisque altérante et altérée. Position de l'entre-deux ... Cette conception d'une altération inéluctable et réciproque, constitue l'une des marques apposée par Michel de Certeau. Avec cet avertissement : la psychanalyse risque de perdre son potentiel altérant si elle devient une place forte; il n'y a pas intérêt d'y défendre la perspective d'un lieu propre. Ainsi, il l'affirme, la rencontre subvertirait *et l'un et l'autre*. Rapport entre deux manques : la psychanalyse est, elle aussi, considérée comme manquante. Elle ne saurait devenir un savoir clôturé, enfermé et totalisant. Sans cesse elle aurait à se déplacer, s'altérer, se mouvoir afin de continuer son travail. Pour Michel de Certeau, la psychanalyse ne peut donc se réduire seulement à un corpus théorique applicable, mais occupe une position subversive de l'existant.

Comment aurait-il évolué dans son rapport à la psychanalyse, comment aurait-il estimé son influence et ses possibles dérives ? Ces questions n'ont évidemment pas de sens, et nous ne pouvons pas non plus figer sa position à ce qu'il a écrit. Il nous faut continuer à tester, en quelque sorte, cette posture dans le savoir qui fut la sienne et qui laisse à chacun sa responsabilité face au passé et au futur. La psychanalyse est

---

<sup>1</sup> In Soutenance de thèse de M. Cifali, *Eléments pour une démarche psychanalytique dans le champ éducatif*, 1979.

historique, insiste-t-il. Il est nécessaire qu'elle intègre cette dimension dans son appréhension d'elle-même. Etre freudien c'est, comme il le soutient, non pas vouloir occuper toute la place et régner seul en maître, mais maintenir la différence et l'altérité sans se prendre au piège de la vérité. Nous sommes condamnés à n'avoir pas raison tout seuls, à intervenir avec d'autres, non pas pour résoudre les problèmes actuels, mais pour permettre que s'élabore une pensée là où la toute-puissance succède à l'impuissance, et vice versa.

Cette interpellation de Michel de Certeau ne nous aide pas seulement à faire l'histoire de la psychanalyse, mais à interroger le présent même de celle-ci. En effet comme historien, nous avons aussi à mener une étude des effets actuellement provoqués par la psychanalyse sur l'évolution des mentalités. La psychanalyse n'est plus en dehors des symptômes qu'elle traite, elle peut en faire partie. Certaines de ses positions ont influencé la construction de l'humain, pour son bénéfice mais aussi pour sa douleur. L'endroit a un envers, et si la psychanalyse peut avoir participé à l'émergence de certaines difficultés sociales, elle reste néanmoins capable de les traiter. Il ne s'agit plus seulement d'un jeu d'altération entre elle et les autres, mais entre elle et elle, avec un nécessaire recours à l'éthique pour en comprendre les conséquences.

Cette position de l'entre-deux est l'une des postures privilégiées de Michel de Certeau. Il aime à être au seuil, jamais dans la place. Voyageur, dérouté par la rencontre. A la recherche d'un mouvement, d'une vague, jamais enkysté dans une appartenance. Toujours à la quête du lieu de l'absence, porteur infatigable d'un « croire ». Position épistémologique ? Oui, qui joint l'éthique du chercheur à celle de l'homme dans son présent.

## **II. Ecriture de la science**

Nous savons l'attachement de Michel de Certeau à la culture de l'oral, à la parole, aux débris du corps. Or il est l'un - rare - de ceux qui ont pris, comme objet de réflexion, l'écriture dans le cadre de la science, l'un des premiers à scruter le pouvoir de l'écriture sur les corps et les plus faibles, à désigner les effets de l'institutionnalisation du savoir. Le savoir ne peut qu'être rapporté à ce qui le fonde et le légitime : une institution, en particulier universitaire, souligne-t-il. On ne peut comprendre le pouvoir de l'écriture de la science qu'en la reliant à ses conditions de production, qui sont les conditions institutionnelles de validité n'ayant pas toujours à voir avec la production de vérité. Positionnée contre l'oral et le temps, la science est devenue texte de savoir. Michel de Certeau montre à plus d'une reprise comment on a voulu transformer le monde à partir d'elle, souvent dans l'impasse d'une application. Alors qu'au temps de la foi, l'écrit était toujours adressé, le texte de la science se suffit à lui-même. L'écriture

scientifique s'érige contre l'histoire. Ecriture d'un objet, d'un champ propre, d'une « insularité scientifique ».

C'est sur le registre de l'écriture dans la construction du savoir que Michel de Certeau, en interprétant l'écriture freudienne, marque notre présent. Sa réflexion sur l'écriture, il la met en effet, sur un versant au moins, en filiation avec l'écriture de la psychanalyse. Deux textes terminent *l'Écriture de l'histoire*, sous le titre *Écritures freudiennes*<sup>1</sup>. Et l'ouvrage publié après sa mort qui reprend sa contribution au champ psychanalytique exprime bien cette tension dans son titre *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*. Michel de Certeau s'y consacre également dans un article que j'ai découvert grâce à un écrit récent de Mondher Kilani - qui en fait un très beau commentaire<sup>2</sup>. Il s'agit de « Histoire et anthropologie chez Lafitau »<sup>3</sup> qu'il rédigea en 1985 et qu'il résume ainsi : « L'écriture de la science devient un pouvoir silencieux qui élabore un système textuel contre le temps et l'oralité »....

En se référant à la psychanalyse et à l'écriture freudienne, il réintroduit la littérature et l'affect. Il souligne en effet que « le freudisme rend simultanément leur pertinence aux passions, à la rhétorique et à la littérature. Elles ont en effet partie liée. Elles avaient été exclues ensemble de la scientificité positiviste ». Or, note-t-il, nous l'avons ainsi appris de Freud, alors que le positivisme « rejette comme non scientifique le discours qui avoue la subjectivité, la psychanalyse tient pour aveugle, voire pathogène, celui qui la camoufle. Ce que le premier condamne, la seconde le promeut, sans récuser pourtant la définition qui a été donnée à la fiction d'être un savoir "atteint" par son autre (l'affect, etc.), un énoncé que l'énonciation du sujet locuteur prive de son sérieux<sup>4</sup> ».

La fiction serait le mode de restitution des sentiments, et exige la présence de celui qui écrit. Il n'y a ni raconter ni décrire, si le porteur de l'action n'assume pas sa subjectivité et nie l'impact de l'affect dans sa recherche. C'est sa présence dans le texte, et non son absence qui donne à cet écrit son intérêt, et sa pérennité. Fable<sup>5</sup>, fiction ..., Michel de Certeau désigne, par des termes qui bousculent la conception positiviste du savoir, l'influence de ce lieu d'énonciation sur le « réel » censé être représenté.

---

<sup>1</sup> M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1984.

<sup>2</sup> M. Kilani, Fiction et vérité dans l'écriture anthropologique, in F. Affergan, *Construire le savoir anthropologique*, Paris, PUF, 1999, pp. 83-104.

<sup>3</sup> M. de Certeau, in C. Blanckaert, (dir.), *Naissance de l'ethnologie*, Paris, Cerf, 1985, pp. 63-88.

<sup>4</sup> M. de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, *op.cit.*, p. 132, 134.

<sup>5</sup> Michel de Certeau avait désigné son travail sur la mystique de « fable » et s'en était expliqué : « Est "fable" le discours qui prend en charge la question du commencement et qui *est* commencement. (...) Est fable, dans le langage, ce qui est à la fois *acte d'instaurer* et acte de *dire l'instauration*. Donc une parole qui fait parler, qui engendre, qui donne langage et donne jour. C'est un discours auroral, ou poétique; un discours de naissance et de surprise » M. de Certeau, Entretien, Mytique et psychanalyse, *Bloc-Notes de la psychanalyse*, 4, 1984, p.140.

Le terme de « fiction », il l'utilise très tôt. En 1979, une partie de ma thèse qui recourait à des procédés littéraires s'appelait elle aussi « Fiction ». Voici ce qu'il me rétorqua lors de la soutenance et qu'il ne cessa d'affirmer :

« Ce que l'on pourrait dire d'abord, c'est que la fiction n'est pas du tout contraire à la science. La scientificité est née même de la fiction. La fiction c'est le langage mathématique. Je veux dire, un type d'organisation de signifiants à partir desquels un certain nombre de combinaisons internes sont possibles et qui va être déterminant par rapport au réel. Soustraire le langage à son réalisme, justement pour changer ce réel. La fiction, le simulacre, c'est le statut même du discours scientifique. L'usage américain de *fiction* joue là-dessus.

Deuxièmement, comme tu le disais, la fiction c'est la mise en relation dans le texte du rapport entre le discours et la place d'où il se produit, la particularité, la singularité de son lieu de production. Ça c'est, comme tu le dis aussi toi-même, quelque chose de rigoureux. Ce serait très intéressant d'affiner, je pense, ton analyse de la fiction et de ne pas admettre du tout, comme tu as l'air de le faire dans un certain nombre de cas, que la fiction c'est le contraire du réel. Absolument pas, d'ailleurs c'est un vieux problème. Déjà Bentham au XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il se posait le problème du rapport du discours au réel - qu'il opposait le discours objectif à ce qu'il appelait *fictitious*, il disait qu'était bien plus réel le discours *fictitious*, parce que s'y inscrit du réel qu'on ne trouve pas dans un discours objectif. C'est là toute une discussion, mais là à certains moments tu as l'air d'admettre que la fiction est l'opposé du réel. Non, absolument pas, c'est un des modes par lequel le réel s'inscrit dans le discours, sous sa particularité, sa performativité, etc. »

Son souci de marquer la place de l'écriture, mais surtout du littéraire, de la fiction au sein même de la recherche scientifique, son interrogation sur la coupure « littérature-science » sont au fondement de bien des démarches de chercheurs en sciences humaines. J'ai en effet découvert au fil du temps des auteurs, des historiens et des anthropologues qui prennent l'écriture comme objet de leur réflexion, ne rechignent pas à qualifier leurs travaux de « fiction », s'interrogent sur la place de la description, assument leur subjectivité, et ne font pas du journal de terrain seulement un hors-texte<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> J.-M. Adam, M.-J. Borel, C. Calame, & M. Kilani, *Le discours anthropologique. Description, narration, savoir*, Paris : Klincksieck, 1990; F. Affergan, *La pluralité des mondes. Vers une autre anthropologie*, Paris, Albin Michel, 1997; L'écriture des sciences de l'homme, *Communication*, 58, sous la direction de Martyne Perrot et Martin de la Soudière, 1994; C. Geertz, *Ici et Là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996; P. Laburthe-Tolra, *Critiques de la raison ethnologique*, Paris, PUF, 1998; F. Laplantine, *La description ethnographique*, Paris, Nathan, 1997; *Récit et connaissance*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1998; R. Robin, Science et fiction, *EspacesTemps*, 47-48, 1991.

Or tous ces chercheurs se réfèrent à Michel de Certeau, tous reviennent à lui, à sa conception du récit, à son amour des histoires. Ainsi Mondher Kilani<sup>1</sup> qui évoque Michel de Certeau rappelant justement que « Artefact scientifique », la fiction « ne se juge pas au réel qui est supposé lui manquer mais à ce qu'elle permet de faire et de transformer<sup>2</sup> ».

Le littéraire dans la science est un très bel analyseur. Michel de Certeau l'a introduit dans la recherche historique, mais aussi anthropologique. Il a en pionnier abordé une des tensions qu'analyse de nos jours Wolf Lepenies<sup>3</sup> : comment les sciences sociales se sont-elles constituées en regard de la littérature ? Dans quelle ambivalence selon tel ou tel scientifique ? Il y a des scientifiques qui sont aussi des littéraires, grâce à leur formation. Il y a des littéraires, qui ont une formation scientifique. Il y a des scientifiques qui clivent leur écriture habituelle de la science et leur démarche d'écriture romanesque ou poétique, leurs deux écritures n'ayant rien à voir l'une avec l'autre. Le XIXe fut à la gloire de la science, ce qui engendra une réaction romantique, des critiques acerbes vis-à-vis de cette unique centration. Aujourd'hui, la science gouverne le monde, et la réaction se fait sentir à nouveau dans le surgissement du littéraire, du poétique, du mystique et de l'éthique. Y a-t-il une échappée à cette succession de réactions ? Faut-il à chaque fois que l'un triomphe pour que l'autre prenne position d'adversaire ? Il le semblerait. La position de Michel de Certeau est là particulièrement intéressante à poursuivre : l'autre fait retour et subvertit le même. La science est nécessairement entamée par son autre, la littérature.

Aussi lorsqu'un chercheur s'interroge sur l'écriture de sa recherche, il tourne autour d'éléments qui reviennent presque invariablement sous la plume : statut du langage, construction d'un savoir faisant place à l'autre, rapport de son savoir à la réalité censée être l'ultime à connaître. Les mots d'altérité, de soi et de l'autre, d'éthique et de poétique, d'esthétique et de fiction sont les balises que chacun reprend à sa manière. Peu en revanche tissent un lien, comme l'a fait Michel de Certeau, avec la psychanalyse et sa réintroduction du roman dans la construction du savoir. Pourtant une communauté existe entre tous ces chercheurs - qui dépasse leur posture dans l'écriture - et qui renvoie à une manière de faire de la recherche, qu'on appelle « clinique », une manière impliquée de construction du savoir dans la singularité des situations du

---

<sup>1</sup> M. Kilani, Fiction et vérité dans l'écriture anthropologique, *op.cit.*, p.103.

<sup>2</sup> M. de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, *op.cit.*, p.68.

<sup>3</sup> W. Lepenies, *Les trois cultures. Entre science et littérature l'avènement de la sociologie*, Paris, Ed. Maison des sciences de l'homme, 1990.

vivant<sup>1</sup>. Ce courant n'est pas majoritaire, il se positionne en tension avec les conceptions habituelles de la science. Il ne s'agit nullement d'un caprice esthétique de chercheurs désirant être reconnus comme auteurs, mais d'une des conséquences de certaines positions épistémologiques. Le travail sur la page blanche, sur le style fait partie de la construction de l'objet. L'esthétique de la forme n'est pas dissociée de son contenu. Michel de Certeau parle d'une « esthétisation du savoir ».

### III. Ecriture du quotidien professionnel

Dans *L'Invention du quotidien*<sup>2</sup>, Michel de Certeau a tenté de comprendre par le biais de l'histoire en quoi les pratiques, l'expérience résistent à l'écriture. Et il est l'un des premiers de nos contemporains à affirmer que l'expérience s'écrit en récit : « Une théorie du récit est indissociable d'une théorie des pratiques, comme sa condition en même temps que sa production<sup>3</sup> ». Dans la narrativité s'inscrirait la théorisation d'une pratique, on pourrait même aller jusqu'à lui reconnaître une « légitimité scientifique ». La narrativité comme théorisation des pratiques quotidiennes ainsi que Michel de Certeau l'avance, le raconter que développe Walter Benjamin, la manière d'ancrer le récit dans l'herméneutique de Ricoeur, la position d'un Hans-Georg Gadamer<sup>4</sup> sur la réalité en tant que texte, aboutissent à considérer le « récit » comme mode de théorisation d'une certaine expérience. Lorsqu'il s'agit de retraduire le temps, d'appréhender une situation complexe et unique, il devient inéluctable alors de raconter, de décrire, de reconstruire par une histoire. La réalité se raconterait en s'écrivant. Nous serions condamnés au choix et à la réécriture. La multiplicité de nos réécritures constitue la tradition; la diversité des interprétations, notre richesse. Ce sont nos reconstructions qui ont de la force, nos savoirs sont partiels et remplaçables.

Michel de Certeau a de fait avancé des hypothèses qui sont actuellement travaillées dans différents milieux professionnels pour résoudre la difficile articulation entre théorie et pratique : comment une pratique devient-elle savoir transmissible, comment peut-elle être davantage qu'un lieu d'application de la théorie, comment se construit un savoir dans la singularité et l'intersubjectivité ? La réflexion sur l'écriture de nos pratiques emprunte résolument les chemins qu'il a tracés; elle renoue avec l'estime qu'il avait pour le banal, l'informulé, le détail, le banni, le méprisé; pour les pratiques

---

<sup>1</sup> M. Cifali, Clinique et écriture. Un apport de la psychanalyse aux sciences de l'éducation, *Raisons éducatives*, n°1, De Boeck, Bruxelles, 1999, 293-313.

<sup>2</sup> M. de Certeau, *L'invention du quotidien: Vol. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>3</sup> *Ibid.* p.120.

<sup>4</sup> W. Benjamin, *Rastelli raconte et autres récits* (suivi de *Le narrateur*), Paris, Seuil, 1987; H.-G. Gadamer, *La philosophie herméneutique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996; H.-G. Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil 1996; P. Ricoeur, *Temps et récit: Vol. 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983; *Temps et récit: La configuration dans le récit de fiction*, Vol. 2., 1984; *Temps et récit: Vol. 3. Le temps raconté*. 1985.

ordinaires, les gestes de la vie, et pour les passions. Aussi tous ceux qui aujourd'hui ont comme objet de recherche l'action, le travail, la saisie de l'événement, la préoccupation du détail, se réfèrent à lui qui nous a introduit à une clinique de l'action, alliant singularité, subjectivité, affect et écriture.

#### **IV. « Poétique d'une éthique »**

Dans son article « Mystique et psychanalyse », Michel de Certeau nous offre un passage remarquable sous l'intertitre « Une poétique de l'éthique ». Il écrit :

« On pourrait d'ailleurs déceler un horizon de rencontre entre la psychanalyse et la mystique et ce serait justement, même si cela semble paradoxal, une poétique, mais la poétique d'une éthique. Car l'expérience mystique se constitue d'un rapport du désir à l'impossible, en ayant fondamentalement pour langage une expression poétique, un discours instaurateur d'effets qui ne sont légitimés ni par des preuves ni par une réalité de référence. Par là nous retrouvons la "fable" en la redéfinissant comme cette poétique d'une éthique. (...) Chez Freud et chez Lacan, on trouve une position analogue. Mais leur insistance va plutôt vers l'éthique. Un style plus austère accompagne une autre démarche de l'esprit. En fait, la psychanalyse n'a pas encore élucidé les aspects de sa poétique propre, depuis le dit du client pendant la cure jusqu'au recours permanent de l'analyste à des textes littéraires en tant qu'ils ont, comme poétiques, valeur théorique. Que Freud lui-même n'ait pas cessé d'autoriser les tournants de sa démarche analytique par des fragments de poèmes, ponctuant sa prose comme les dons que lui faisaient les poètes en le devançant, cela éclaire son œuvre, perpétuellement nourrie de mots d'esprit et qui finit par s'épanouir en fantastiques fictions théoriques, dessinant autant de figures mythiques et poétiques<sup>1</sup> ».

Michel de Certeau rapproche deux univers - mystique et psychanalyse - grâce à un troisième, la poétique, alors que ces trois champs sont séparés, que la psychanalyse a la hantise d'être prise pour une mystique, et que la mystique se découvre des atours contemporains qui peuvent surprendre ceux qui la conçoivent comme un champ clos. Rapprochements métaphoriques, qui bousculent les territoires, interrogent les présupposés, et confrontent l'un ou l'autre à un point aveugle. Travail d'altération réciproque que Michel de Certeau mène ainsi constamment, en historien, mais qui peut choquer les puristes. Cela fonctionne comme une interprétation, touche au plus secret. Pour une échappée, une ouverture.

---

<sup>1</sup> M. de Certeau, *Mystique et psychanalyse*, in *Cahiers pour un temps*, Michel de Certeau, Centre Georges Pompidou, 1987, pp.187-188.



Ce serait la poétique qui lie mystique et psychanalyse. Et le poème qui revient, exemplaire, pour dire la perte, le voyage et le départ. Ainsi du texte « Ouverture à une poétique du corps » qui termine la *Fable mystique*, et qui signe cette position que Michel de Certeau n'eut de cesse de chercher et de perdre :

« Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n'est pas ça, qu'on ne peut résider *ici* ni se contenter de *cela*. Le désir crée un excès. Il excède, passe et perd les lieux. Il fait aller plus loin, ailleurs. Il n'habite nulle part. (...) De cet esprit de dépassement, séduit par une imprenable origine ou fin appelée Dieu, il semble que subsiste surtout, dans la culture contemporaine, le mouvement de partir sans cesse, comme si, de ne plus pouvoir se fonder sur la croyance en Dieu, l'expérience gardait seulement la forme et non le contenu de la mystique traditionnelle. C'est, dit dans un poème Nelly Sachs, *fortgehen ohne Rückschau* "partir sans se retourner". Et René Char "En poésie, on n'habite que le lieu que l'on quitte, on ne crée que l'œuvre dont on se détache, on n'obtient la durée qu'en détruisant le temps". Désancré de l'"origine" dont parlait Hadwijch, le voyageur n'a plus de fondement ni de fin. Livré à un désir sans nom, c'est le bateau ivre. Dès lors, ce désir ne peut plus parler à quelqu'un. Il semble devenu *infans*, privé de voix, plus solitaire et perdu qu'autrefois, ou moins protégé, et plus radical, toujours en quête d'un corps ou d'un lieu poétique. Il continue donc à marcher, à se tracer en silence, à s'écrire. »<sup>1</sup>

Le poème lié à l'éthique devient ainsi la ligne d'horizon de Michel de Certeau dans ce très beau passage intitulé « Croire à l'écriture »:

« Mallarmé se situe dans la même ligne que Schiller. Mais il pointe avec précision ce qui noue l'écriture au "rien" : un croire.(...) Le poème est le tracé de ce croire-là : il faut qu'il n'y ait rien pour qu'on y croie; il faut que "rien ne subsiste" de la chose pour qu'on "marche" ou qu'on écrive. Réciproquement, le poème fait croire parce qu'il n'y a rien. (..) Il renvoie à ce qu'aucune réalité ne soutient. A ce qui ne relève plus de l'être. La croyance est alors le mouvement né et créateur d'un vide. C'est un commencement. Un départ. Si le poème n'est pas "autorisé", il autorise un espace autre, il est le rien de cet espace. Il en dégage la possibilité dans le trop-plein de ce qui s'impose. Geste également esthétique et éthique (la différence entre les deux n'est pas si grande, car l'esthétique n'est au fond que l'apparaître ou la forme de l'éthique dans le champ du langage). Il refuse

---

<sup>1</sup> M. de Certeau, *La fable mystique*, Paris, Gallimard, 1982, p.411.

l'autorité du fait. Il ne s'y fonde pas. Il transgresse la convention sociale qui veut que le "réel" soit la loi. Il lui oppose seulement son propre rien - atypique, révolutionnaire, "poétique". »<sup>1</sup>

Dans notre pensée contemporaine resurgit la place du poème. J'ai été récemment poussée à reprendre cette place, j'aurais en effet aimé pouvoir soutenir l'existence du poétique dans le savoir construit, dans la manière d'aborder les gestes quotidiens. Je m'étais tournée vers différents auteurs pour comprendre de quoi étaient faits cette séduction, cet attrait, ce sourire quand j'évoque le poème dans l'espace du savoir. Avec l'ouvrage de Wolf Lepenies, j'avais appris que la tension n'était pas nouvelle, que la séduction avait déjà été portée de manière contradictoire. Autour de la figure du poète qui s'oppose à la science mais se rabat sur la nation et une certaine nostalgie poussant à prendre des positions souvent nationalistes. J'avais découvert des auteurs, comme Jacques Rancière qui revendique « une poétique du savoir<sup>2</sup> »; revisité Jabès avec son *Du désert au livre*<sup>3</sup>. Et je fus inmanquablement renvoyée à Michel de Certeau alors même que j'avais oublié l'importance du poème dans son écriture. C'est ainsi qu'à plus d'une reprise cela s'est passé. Je cherche, vais prendre appui sur d'autres, et finis par comprendre que Michel de Certeau y avait déjà posé ses mots. Ainsi qu'en témoigne Edmond Jabès à la mort de son ami : « Toute grande pensée serait-elle habitée par la poésie ? » questionne-t-il. « Penser, interroger l'écriture jusqu'où elle ne s'écrit plus, comme si c'était là où elle n'est plus qu'elle commence à être, à se vouloir lisible<sup>4</sup> ».

## V. Encore

Michel de Certeau fait place au poétique dans sa démarche de savoir, et son écriture en congruence nous introduit à ce mouvement, on y décèle un travail sur les mots, les images, les scansions, les rythmes : les ingrédients d'un style. Il a écrit des textes que nous pouvons qualifier de poétiques, plus particulièrement ceux intitulés « Extase blanche » et « Ecritures<sup>5</sup> ». Écoutons-le parler de sa pratique d'écriture :

« Pourquoi écrire ? Ne pas laisser périr. Lutter contre la mort de l'extase perceptive. Ce furent les premiers textes : descriptions de soleils ou de mers... Fixer, figer un éblouissement furtif, et cela par l'activité solitaire et scripturaire qui lui succède. Ce n'était pas pour être lu, ni pour relire. Quelque chose qui

---

<sup>1</sup> M. de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, op.cit., pp.141, 142.

<sup>2</sup> J. Rancière, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>3</sup> E. Jabès, *Du désert au livre*, Paris, Belfond, 1991.

<sup>4</sup> E. Jabès, La voie où elle s'est tue, in *Cahiers pour un temps, Michel de Certeau*, Centre Georges Pompidou, 1987, pp.237, 238.

<sup>5</sup> M. de Certeau, Extase blanche, *La Faiblesse de croire*, Paris, Seuil, 1987; Ecritures[1973], *Cahiers pour un temps, Michel de Certeau*, Centre Georges Pompidou, 1987, pp.13-16.

m'était arrivé d'*autre*, peut-être d'immémorial, et que d'aucune manière je ne pouvais garder, devait au moins rester sous cette figure qui l'appauvissait et qui m'échappait : l'écrit. Le survenant m'était un "oubli" par rapport au quotidien, mais après je luttais, bien vainement, contre une autre sorte d'oubli, mon incapacité à me tenir là ou à retenir ça. L'écrit traçait donc cette double absence à moi-même, celle qui m'ouvrait une fenêtre et celle qui m'empêchait de rester à la fenêtre. »<sup>1</sup>

Relire un texte de Michel de Certeau me touche à chaque fois par la voix que je continue d'entendre. Mais je ne peux me référer à lui comme à un maître ayant fait Ecole. Il n'a pas, je crois, de disciples qui se fassent surtout remarquer par des références obligées<sup>2</sup>. Son écriture, justement, ne le permet pas. Ecriture trouée, toujours marquant non la place mais le manque, écriture mouvement vers ce qu'il n'atteint pas, mais qui défait les territoires étriqués, débusque les abus, trace inlassablement l'écart par un regard tendre. Michel de Certeau nous lègue cette écriture comme une « parole interprétante », une « éthique de la parole » aux sources de laquelle certains chercheurs ne cessent de revenir pour mener leurs travaux.

Ses avancées sur le quotidien, l'écriture, le récit, le temps, l'oral, la fiction, la poétique, l'éthique, la mystique ... , bouleversent toujours notre appréhension. Mais comme pour l'inconscient, elles subissent des recouvrements, tombent dans l'oubli, puis resurgissent sans avoir pris une ride<sup>3</sup>. La pensée de Michel de Certeau est comme un souffle. On peut la retenir quelques instants, mais pas trop longtemps, elle reprend son rythme, allume d'autres vies, vient se joindre à ceux qu'il n'a pas pu fréquenter, mais qui sont néanmoins devenus ses compagnons d'aujourd'hui.

---

<sup>1</sup> M. de Certeau, *Ecritures*, *op.cit.*, p.13.

<sup>2</sup> *Le voyage mytique Michel de Certeau*, Recherches de Sciences religieuses, Paris, 1988; *A partir de Michel de Certeau : de nouvelles frontières*, Rue Descartes, n°25, Paris, Collège international de philosophie, PUF, 1999.

<sup>3</sup> On peut ainsi regretter que Henri Meschonnic dans sa récente *Célébration de la poésie* (Lagrasse, Verdier, 2001) n'ait rien dit de « la poétique d'une éthique » de Michel de Certeau, alors même qu'il reprend le lien entre éthique, politique et poétique.